De retour du Québec : "En Suisse, la notion de supériorité masculine est profondément inscrite dans les mentalités"

Autor(en): **Lorenzi, Massimo / Dussault, Andrée-Marie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1475

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-282603

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

De retour du Québec

«En Suisse, la notion de supériorité masculine est profondément inscrite dans les mentalités»

Journaliste à la Télévision suisse romande, Massimo Lorenzi s'est rendu à Montréal avec son équipe pour tourner un reportage qui fera partie d'une série sur les rapports entre femmes et hommes diffusée dans le cadre de l'émission qu'il co-produit, *Autrement dit,* le 1er octobre à 20h10. Périple en terres québécoises avec un voyageur critique.

Propos recueillis par Andrée-Marie Dussault

Qu'est-ce que vous avez ressenti en arrivant à Montréal ?

On s'était préparé depuis ici avant de partir. J'avais rencontré des Québécois et des Suisses qui avaient vécu au Québec pour leur demander comment ils percevaient les rapports femmes-hommes là-bas. En arrivant à Montréal, j'ai ressenti que tout ce qu'on m'avait dit était conforme à la réalité. Sans vouloir être pédant, j'ai l'impression que, là-bas, les relations entre les sexes sont plus matures, moins «ringardes» qu'en Suisse. Il m'a semblé que le mot «égalité» n'était pas un vain mot. Cela ne veut pas dire que le Québec est le nirvana de l'égalité entre les sexes, loin de là, mais on a l'impression qu'ils ont au moins 20 ans d'avance, ou plutôt que nous avons 20 ans de retard !

Qu'est-ce qui vous a frappé ?

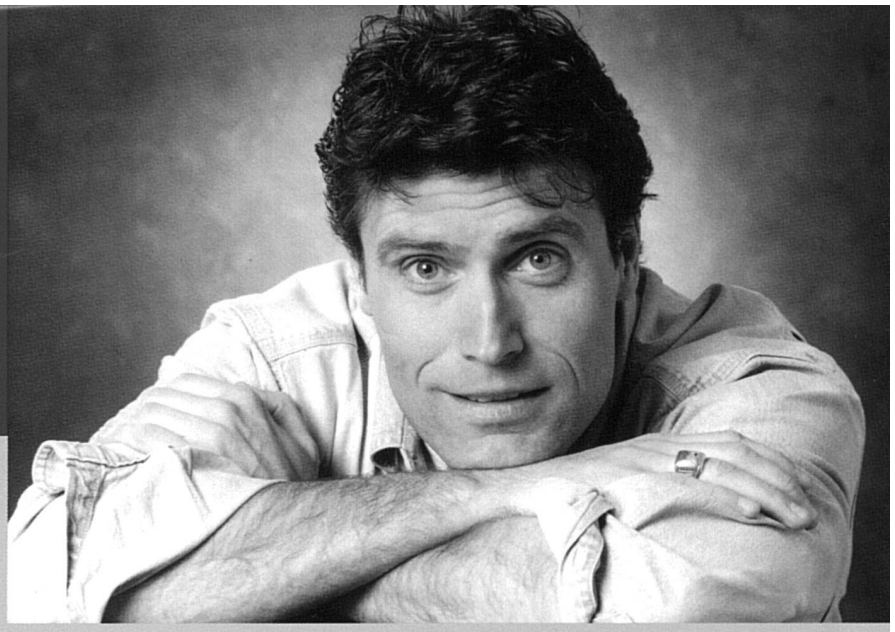
Ce qui m'a impressionné, c'était de voir le nombre de femmes qui concilient vie familiale et vie professionnelle ; par rapport à la proportion de femmes qui, en Suisse, quittent leur travail lorsqu'elles ont un enfant. Au Québec, le gouvernement offre des places de garde à 5 dollars (5 fr.) par jour par enfant. Ce qui m'a également frappé, c'est de constater la tendance grandissante, même si elle n'est pas majoritaire, de plus en plus d'hommes à réduire leur temps de travail, voire même à mettre leur vie professionnelle entre parenthèses pendant un moment, pour prendre leurs responsabilités et s'investir dans la vie familiale. Ça bouge, et ça bouge concrètement et au quotidien. Une autre chose qui me paraît importante, c'est que là-bas, j'ai eu l'impression que les femmes existaient au sens littéral du terme ; elles ne sont pas dans l'arrière-boutique. Pendant notre séjour, nous avons assisté à une manifestation de dix à quinze milliers de femmes; des mères qui protestaient contre le nouveau gouvernement qui veut remettre en question les crèches à 5 dollars par jour. Impressionnant ! Quand vous venez de Suisse, cette détermination féminine est frappante. Même lors de la Journée des femmes, je n'ai jamais rien vu de pareil en Suisse. C'était une manifestation bon enfant, mais très déterminée, contre le premier ministre et pour une cause dont la légitimité est indiscutable.

Avez-vous rencontré des « masculinistes », apparemment plus actifs outre-Atlantique ?

J'ai refusé de rencontrer des «masculinistes», hormis Yvon Dallaire qui, semble-t-il, a mis beaucoup d'eau dans son vin suite à de nombreuses critiques. J'avais consulté des documents rédigés par des masculinistes et je n'ai pas eu envie de leur donner la parole. J'ai trouvé leur discours extrémiste, pauvre et dangereusement rétrograde. J'ai préféré parler avec des gens plus nuancés, qui argumentent, plutôt qu'avec d'incorrigibles frustrés.

Avez-vous rencontré des féministes ?

J'ai rencontré une féministe de la première heure, Lise Payette, qui a été journaliste, ministre d'Etat et qui écrit des romans populaires pour la télévision. Elle m'a dit que ce qui distingue le Québec de la France, c'est que les Québécoises ont acquis une chose toute simple : le respect. En Europe, les féministes sont encore regardées comme des énergumènes agitées, tandis qu'au Québec, être féministe, c'est normal, comme être un homme ou une femme. Lise Payette se disait cependant inquiète à cause des conservateurs récemment arrivés au pouvoir. Derrière ce retour de la droite, on sent une vague souterraine et profondément perverse qui veut, grossièrement dit, renvoyer les femmes aux fourneaux.



TÉLÉVISION SUISSE ROMANDE

Massimo Lorenzi : « La Suisse est très forte en gestion de fortune, mais en gestion des rapports femmes/hommes, elle n'est pas à la pointe. Socialement, elle a beaucoup à apprendre. »

N'avez-vous tout de même pas eu l'impression qu'au Québec le combat féministe nuit à la qualité des relations entre les sexes ?

J'ai demandé à beaucoup d'hommes si les rapports entre les sexes n'étaient pas crispés par cette tendance égalitariste féministe. Presque tous, même Yvon Dallaire, m'ont dit que l'époque de la «guerre des sexes» était finie et que l'heure est à la conciliation des intérêts des uns et des autres. En Suisse, j'entends parfois dire que pour être politiquement correct, il faut être gay ou femme. Là-bas, ce discours ne rime à rien. A Montréal, beaucoup d'hommes avancent des arguments où le discours patriarcal, un peu machiste, est pratiquement absent. Ils disent qu'«en transformant leurs conditions de vie, les femmes nous ont changés, nous ont obligés à nous interroger sur nous-mêmes et ont rendu la société plus dynamique.» Oui, il y a eu des confrontations, des remises en question, mais en dernière analyse, le jeu a valu la chandelle. Je pensais voir des rapports beaucoup plus conflictuels. Pas du tout. C'est peut-être gonflé de ma part, mais je trouve que c'est beaucoup plus facile d'être une femme là-bas qu'ici. Pourtant, il y a 30 ans, la société québécoise était très en retard : les femmes étaient bien plus infériorisées qu'ici. Mais dans les années 70, elles se sont engouffrées dans une brèche libertaire et se sont approprié un rôle majeur. Le revers de la médaille, d'après ce que m'ont dit certaines personnes – mais je n'ai pas pu le vérifier –, c'est que les garçons souffrent de manque de modèles. Le modèle masculin traditionnel est ébranlé et il y a un vide pour les jeunes hommes.

Est-ce que le paysage publicitaire est le même qu'ici ?

C'est vrai que j'ai vu moins de publicités sexistes qu'ici. Les *strings*, les pub genre H & M, et autres trucs dans le style, on en voit peu. Mais je crains que ça ne dure pas très longtemps. La propagande sexiste et les modèles imposés par le marketing passent par d'autres canaux, comme MTV, la chaîne télé la plus regardée au monde. J'étais d'ailleurs étonné de voir à quel point les adolescentes s'habillent en lolitas et se calquent sur le modèle Britney Spears. Je m'attendais à trouver un habillement plus détendu, plus baba cool ; mais en fait je n'ai pas remarqué de signes extérieurs parlants qui reflètent une certaine égalité. Au contraire, j'ai constaté une tendance très marquée au look femme-objet. Comme s'il fallait exposer au maximum sa poitrine, ses jambes, etc. C'est peut-être même pire qu'ici. La mondialisation impose ses modes qui sont partout les mêmes en Occident. Dans les boîtes branchées le soir, surtout du côté anglophone, c'était vraiment «monsieur sort sa poupée». C'est certainement un retour en arrière. En revanche, les livres pour enfants par exemples, sont dénués de sexisme. Schématiquement, ici – je le sais parce que j'ai un fils de cinq ans et demi qui lit des livres pour enfants - le pompier est un homme et l'infirmière est une femme. Là-bas, ces représentations ont disparu. Ça a l'air de rien, mais c'est là que ça commence, le sexisme…

Qu'est-ce qui vous vient à l'esprit en rentrant en Suisse ?

Quand je reviens ici, je pense que la Suisse est une société encore machiste. Pas un petit peu, mais très machiste. Il y a du boulot à faire. La Suisse est très forte en gestion de fortune, mais en gestion des rapports femmes/hommes, elle n'est pas à la pointe. Socialement, elle a beaucoup à apprendre. On est dans une société où pour une femme, avoir un enfant, c'est pénalisant, alors que pour les hommes, c'est valorisant. Si ces derniers faisaient des enfants, tout serait différent, c'est évident. J'espère que dans une génération, on aura pris conscience de l'intérêt d'une société plus équitable. En ce qui me concerne, je veux participer pleinement à la vie de ma famille et cela veut dire, surtout, partager les tâches au quotidien.

D'où vient la résistance ?

La résistance vient des mentalités, des structures mentales : aujourd'hui encore, les hommes se croient supérieurs, plus forts. Toute fragilité, toute faiblesse, tout doute masculin est soigneusement caché, gardé au fond d'un tiroir fermé à clef. La notion de supériorité masculine est profondément inscrite dans les mentalités, masculines et féminines. Les structures sociales et politiques sont puissamment phallocrates. Ça change, mais très lentement. C'est quoi un siècle de révolution féministe à côté de cinquante-soixante siècles de régime patriarcal ? D'où la nécessité d'imposer des normes légales. Même si l'égalité est inscrite dans la loi, on se retrouve avec des inégalités salariales de l'ordre des 25%. Pour moi, une vision égalitariste est prioritaire à toute vision du monde. Il n'y a que le temps et le quotidien qui peuvent changer les choses ●